

Richard Cœur de Lion : le destin d'un roi de légende

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – ESSAIS
30/09/1999

La vie de Richard Cœur de Lion semble aujourd'hui passionner les auteurs tant d'histoire que de fiction : au point de départ, elle ressemble en tous points à un épisode classique, voire dramatique, de révolte du fils contre le père. En 1189, Richard (épaulé par le roi de France Philippe Auguste) attaque en effet l'auteur de ses jours, Henri II roi d'Angleterre, au moyen d'une offensive contre l'Anjou et le Maine. La mort d'Henri II un peu plus tard, en cette même année, fait pourtant figure de mise au point : bon gré mal gré, Philippe Auguste va se faire progressivement l'adversaire acharné des deux fils de feu Henri : soit Richard, encore lui (qui devient ipso facto souverain britannique) et son cadet Jean sans Terre.

La Normandie sera le théâtre principal de la lutte entre le monarque parisien et « l'homme de Londres » (si peu londonien, en fait, car Richard n'aura guère le temps de séjourner au nord de la Manche) : mais les combats entre les deux hommes concerneront aussi l'ensemble de l'Etat Plantagenêt, cette étonnante construction à demi-continentale, enjambant le Channel : elle s'étend de l'Ecosse aux Pyrénées sur toute la portion ouest de la France actuelle, et bien entendu sur la plus grande partie de l'Angleterre. Les débuts de Richard, monarque courageux, espèce de Bayard de notre « médiévalité », sont impressionnants. Il est proclamé duc de Normandie dès l'été de 1189, puis sacré roi d'Angleterre avant même le début de l'automne. Les relations du nouveau prince avec Philippe Auguste, quoique devenues mauvaises « en profondeur », demeurent d'abord courtoises quant aux apparences. Richard et Philippe décident même de se lancer ensemble dans une aventure de croisade vers l'Orient car les positions franques en Palestine sont vacillantes. Les deux capitales, richardienne et philippienne, j'ai nommé Rouen et Paris, s'engagent à fond dans cette entreprise.

La « pseudo-Entente cordiale » pourtant ne va pas durer. Dès juillet 1191, Philippe Auguste, homme de bon sens, robuste et terrien, abandonne les rêveries de Terre sainte en laquelle néanmoins il s'était préalablement rendu dans la compagnie de Richard. Celui-ci, après d'admirables hauts faits, se décide également un peu plus tard à rentrer en Europe, mais, sur le chemin du retour, il est capturé par le duc d'Autriche, avec lequel il avait eu maille à partir. L'Autrichien n'a plus qu'à livrer « l'Anglo-Normand » au saint Empereur romain germanique. Richard ne sera libéré que grâce aux initiatives de sa mère, Aliénor d'Aquitaine, laquelle parvient à transporter jusqu'en Allemagne la considérable rançon livrée par les contribuables anglais. Elle se montait à une vingtaine ou même une trentaine de tonnes d'or. Richard se lie à l'Empereur par un acte d'hommage féodal (dont il se soucie, en fait, comme d'une guigne). Et puis dare-dare, il revient dans ses « foyers » à vrai dire fort itinérants.

Bien reçu par ses sujets, l'homme qu'on surnomme dorénavant Cœur de Lion marque sa rentrée politique et géographique par le massacre, dit-on, de la garnison d'Evreux composée de militaires français fidèles à Philippe Auguste... La guerre « anglaise », contre ce même Philippe, n'a plus qu'à continuer, cependant que Richard, à titre personnel, délaisse quelque peu la Normandie pour « s'occuper », les armes à la main, de ses vastes territoires d'Aquitaine... où il va périr de la mort du soldat en 1199, lors du siège d'un château limousin, à Châlus.

Deux livres récents viennent donc de « faire un sort » à la carrière mouvementée du roi-duc Richard. Ivan Cloulas d'abord et Anne Denieul, historiens devenus romanciers, ont choisi, pour leur

part, de se « mettre dans la peau » de Bérengère de Navarre qui fut l'épouse légitime (au reste délaissée) du héros « léonin » de tant de guerres et tant de batailles. Les deux auteurs ont insisté notamment par le truchement de Bérengère sur les incursions méditerranéennes de Richard. Ils ont pimenté d'un zeste d'érotisme le trajet biographique, en soi plutôt morose, de la narratrice ; ils l'ont dépeinte en particulier lors d'un épisode étrange de « massage thaïlandais », se déroulant... dans le monde italien, massage dont la jeune femme est momentanément la « victime » assez consentante, semble-t-il.

Ils ont laissé planer sur leur récit la formidable et fascinante présence d'Aliénor d'Aquitaine que Georges Duby, dans un volume consacré aux dames du XII^e siècle, avait démystifiée en style talentueux, la présentant comme une fornicatrice de premier ordre. Cependant que le même Duby démolissait le personnage de madone ou de matrone des troubadours, qu'une légende complaisante et « confabulatrice » avait créé de toutes pièces à propos de cette même Aliénor.

Le roman historique, illustré par une longue tradition, d'Alexandre Dumas à Françoise Chandernagor, est un genre très difficile et Ivan Cloulas vient de s'y essayer courageusement dans cette Bérengère relativement lisible ; il nous annonce qu'à l'avenir il étudiera de façon plus traditionnelle les destins de « l'Empire » des Plantagenêts. Acceptons-en l'augure et faisons-lui confiance.

François Neveux pour sa part, dans l'intéressant ouvrage historique qu'il vient de consacrer à la Normandie ducal puis royale, préfère suivre le fil de la phratrie, inaugurée par Richard et continuée par son frère cadet Jean sans Terre. Après moult avatars, nous sommes ainsi confrontés de 1201 à 1204 à la conquête définitive de la Normandie devenant française, conquête « illustrée » par le siège de Château-Gaillard dont quelques centaines de civils furent les malheureuses victimes. Jean sans Terre qui passait le temps au lit, avec sa ravissante épouse, ne fit rien pour secourir ses amis, assiégés dans la formidable forteresse de la « Seine-Inférieure ». Dès l'été 1204, la Normandie tout entière, Mont-Saint-Michel inclus, tombait aux mains du roi français. Il y eut pourtant un oubli : Jersey, Guernesey, Aurigny et Sercq restaient possessions britanniques... et le sont toujours. Faut-il s'en désoler ? La France se doit-elle, après la perte des derniers confettis de l'Empire anglais, Hongkong hier, Gibraltar demain, se doit-elle de revendiquer Jersey et Guernesey ?

Halte là ! Pas si vite en besogne ! Tony Blair qui a déjà deux ou trois conflits sur les bras (Irlande, Irak, Kosovo...) ne se ferait pas faute d'en engager, à ce propos, un quatrième ! L'Hexagone passerait un mauvais quart d'heure. Voyez l'affaire des Falkland, déjà, avec la redoutable Mme Thatcher. Il ne serait pas indiqué, en conséquence, d'aller tordre inutilement la queue du lion britannique, ou ce qu'il en reste. La leçon de Richard, adversaire coriace, reste toujours présente à notre esprit : à Cœur de Lion, rien d'impossible !



Richard Cœur de Lion, monarque d'un royaume d'Angleterre qui s'étendait de l'Écosse aux Pyrénées sur toute la portion ouest de la France actuelle.

(Photo Rue des Archives.)
